



«Regards croisés sur l'Humain», 2006, n°2, p. 31-48.

Jean Sullivan, la chair et le souffle

Jean Lavoué

« ... Un jour je me suis aperçu que les questions éternelles
se jouaient au niveau de la terre,
dans l'expérience humaine,
dans la chair et le souffle.
Pour moi, tout a changé. »

Jean Sullivan, *L'instant l'éternité*,
Entretiens avec Bernard Feillet, Paris, Le Centurion, 1978.

Jean Lavoué dirige une association d'action sociale en Bretagne. Il se consacre également à l'écriture et a publié plusieurs recueils de poésie et des ouvrages notamment sur Jean Sullivan et Georges Perros. Son dernier livre : *Dans l'éclat de l'instant*, Genève, Labor et Fides, coll. «Petite bibliothèque de spiritualité», 2005.

Jean Sullivan, écrivain chrétien pour notre temps

«Auteurs et lecteurs, on le sait, ne sont pas nécessairement contemporains¹» : ce constat de Jean Sullivan, dans sa «petite littérature individuelle», s'applique assez justement à son œuvre. Mort en 1980, il avait cette conscience vive d'écrire pour une diaspora de *petits chrétiens*, certes minoritaires en ces temps d'incertitude mais dont le nombre ne cesserait de croître. Si beaucoup de ses premiers amis puisent encore dans son œuvre une source inentamée d'inspiration et de liberté, on peut penser, en effet, que bien des nouveaux lecteurs trouveraient aujourd'hui dans cette écriture chaleureuse, inspirée, pétrie de sève angélique, une nourriture essentielle pour affronter les mutations du temps.

Né tardivement à l'écriture, à l'âge de 45 ans, Jean Sullivan publie près de trente titres en une vingtaine d'années, la plupart chez Gallimard. De 1958 avec *Le voyage intérieur* à 1980 avec *L'Exode* paru peu après sa mort, romans, essais, récits, nouvelles dessinent une œuvre singulière, expression d'un souffle original et puissant dans lequel beaucoup de croyants, asphyxiés par l'étroitesse des rigidités doctrinales et des comportements stéréotypés de leur milieu, se retrouveront : un style, une liberté de ton qui ouvre des voies !

¹ Jean Sullivan, *Petite littérature individuelle*, Paris Gallimard, 1971, p. 140.

Prêtre breton, émigré à Paris en 1967, lecteur assidu de Nietzsche, de Kierkegaard et des mystiques, Maître Eckhart en particulier, Jean Sullivan, doté d'une sensibilité aiguë pour démasquer l'hypocrisie religieuse tout autant que celle d'un monde voué à l'argent et finalement à la violence et à la guerre, avait une vision pénétrante de la métamorphose des expressions du croire en cette seconde moitié du XXe siècle. Il était également doué d'un sens prophétique et poétique vigoureux pour l'annoncer. Aujourd'hui ses livres n'ont pas pris une ride. Plus encore, on les comprend mieux. On commence à percevoir vers quels espaces plus dégagés ils orientent. Comment peut-on assumer cette liberté de croire lorsque l'on est sorti des murailles de la chrétienté et que l'on s'avance sans autre certitude ni assurance que cette petite voix sans mots, cette mélodie, ce chant, ce *Poème*, qui nous rejoignent au plus vif et au plus singulier de notre existence ? Voilà vers où pointe l'œuvre de Jean Sullivan, en particulier ses derniers livres, écrits, dans l'urgence, libérés de toute ambition esthétique, empreints d'une perception renouvelée de l'Évangile : *Matinales*, *La Traversée des illusions*, *L'Exode*.

Ni philosophe ni théologien mais écrivain au style régénérant, amoureux de la Parole, solidement ancré dans la société de son temps comme dans son terroir paysan de Montauban-de-Bretagne qu'il porte en lui, en pleine ville, comme un ferment, Sullivan se laisse imprégner par une vision existentielle de l'art d'être chrétien en cette seconde moitié du XXe siècle. Ce faisant il ouvre une voie que beaucoup cherchent encore aujourd'hui : celle d'un christianisme désencombré de sa puissance et de son pouvoir, fidèle à l'inspiration de son fondateur et au souffle libérateur qu'il transmet. Jean Sullivan ne se pose pas en maître spirituel mais bien en écrivain. Et cependant, par l'originalité, la force de percussion de son style, la qualité de sa présence que l'on sent battre sous les mots, il confie, avec une intensité unique, à chacun de ses lecteurs le sel de la Parole.

J'ai évoqué dans deux ouvrages ma rencontre avec Jean Sullivan² : j'y insiste notamment sur la blessure inaugurale, la mort de son père au début de la grande guerre et le remariage de sa mère entraînant chez lui cette sorte de « jeu » avec la mort, *l'autre nom de Dieu*. Mais un jeu toujours tourné vers l'absolue confiance en la vie qui triomphe. À l'occasion du 20^e anniversaire de l'association des Amis de Jean Sullivan³ et du 25^e anniversaire de la mort de l'écrivain, plusieurs manifestations étaient organisées en Bretagne. Des conférences se sont tenues en divers lieux de la ville de Rennes du 21 au 24 novembre 2005 pour honorer la mémoire de celui qui, avant de devenir l'écrivain reconnu, avait donné à cette ville au cours des années 50 un élan culturel dont les traces sont encore bien vivantes aujourd'hui. C'est dans ce cadre que j'ai été invité à faire la communication suivante : Sullivan, un écrivain de la chair et du souffle ! « Si l'écrivain chrétien de ce temps est un homme de rupture, écrit Jean Sullivan dans la dernière phrase de sa *Petite littérature individuelle*, c'est en réalité pour retrouver une sagesse et un souffle, c'est-à-dire l'esprit qui ressuscite les mots⁴. »

« Un souffle dont on ne sent ni d'où il vient ni où il va »

Difficile d'isoler chez Sullivan ce qu'il y a de plus simple, de plus central, de plus évident. Difficile de dégager, d'extraire, le noyau de la symphonie, son cœur le plus actif ! On peut saisir telle ou telle ligne mélodique, on n'en a pas fini pour autant avec le mystère Sullivan, cette œuvre toute entière vouée à la manifestation dans le corps des mots d'une chair visitée par le souffle.

² Jean Lavoué, *Jean Sullivan, je vous écris*, Paris, DDB, 2000 ; *Dans l'éclat de l'instant*, Genève, Labor et Fides, 2005.

³ Les Amis de Jean Sullivan, 20 rue du Commandant-Mouchotte, B 214 – 75014 Paris – www.jeansullivan.org

⁴ Jean Sullivan, *op. cit.*, p. 150.

« Trouvez votre cœur et changez-le en encrier !⁵ » Sullivan s'est emparé à sa manière de ce conseil de Max Jacob à René Guy Cadou. C'est ainsi qu'il écrit. C'est ainsi que je m'efforce de le lire. À l'écoute de cette petite musique par laquelle nous sommes un jour rejoints. C'est le souffle tenu de cette flûte qui dit l'essentiel.

« En s'approchant de Celui qu'ils aiment, les croyants ont toujours, un jour ou l'autre, le sentiment du vide : ils embrassent une ombre ! Ils croyaient le trouver en s'avancant vers lui, mais il n'est plus là. Ils le cherchent quelque part en eux, ils scrutent en eux l'endroit où il pourrait être. Mais il n'est nulle part⁶. » Ce sont là les tout premiers mots de l'œuvre publiée par Michel de Certeau, son premier texte pour un bulletin très confidentiel. C'était en 1956, deux ans avant la publication du « voyage intérieur » qui ouvre le parcours de l'écrivain Sullivan... On peut dire que cette expérience du vide, du néant, les deux hommes l'ont faite, et c'est sans doute pourquoi il y a une telle connivence entre eux, même si leurs œuvres n'explorent pas les mêmes territoires. C'est même cette expérience qui a ouvert leurs chemins de liberté et d'écriture, avec cette conscience vive, chez l'un comme chez l'autre, que « le chrétien n'est divinisé que dans sa vie humaine totale : impossible d'en faire abstraction ! C'est dans notre "chair" que l'Esprit de Dieu parle⁷. »

Voilà où le vide les conduit : à cet abandon au Poème, à l'« écriture-parole », à la *joie errante*. « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est pas ça, qu'on ne peut résider ici ni se contenter de cela⁸. »

Sans doute y a-t-il quelque paradoxe à vouloir ramener Sullivan ici à Rennes, lui qui a mis tant d'énergie et sans doute de douleur à quitter la ville de ses succès, de ses certitudes tout autant que de ses blessures, pour rejoindre ses lecteurs, son petit peuple de l'ombre.

Paradoxe aussi, que de tenter de dire ce qui est proprement indicible : la petite musique qui sourd de sa parole. Expérience ineffable que Sullivan ne cesse de chercher à traduire, dans le seul livre qu'il ait jamais écrit comme il le dit : elle est tissée dans le corps du texte. Car « tout est dans le texte⁹ ! » ... et *ce qui est dit reste encore à dire*...

Paradoxe encore, que de célébrer Sullivan, en s'efforçant de cerner sa figure, le style Sullivan, de vouloir peut-être le classer, politique et mystique, politique ou mystique, quand il n'a cessé lui-même de se battre contre les images, à l'écoute d'une parole silencieuse qui précède...

Paradoxe enfin et surtout, que de vouloir dire l'actualité de Sullivan, lui le contemporain du « *jeune homme maître Eckhart* », de l'auteur anonyme de *L'imitation de Jésus-Christ* et de celui du *Nuage d'inconnaissance*¹⁰, tout autant que de Strozzi, Abhis¹¹, comme de tout homme qui meurt « *jeune, même âgé* », en tous temps, en tous lieux, pour avoir enfin dit « oui » à la source, au fleuve, à la mer.

Mais Sullivan n'est-il pas devenu lui-même maître en paradoxe, expert en cet art de réunir les contraires pour en faire jaillir l'étincelle ? Confiant dans la seule parole qui bouleverse des vies et d'abord la sienne ! Comment tenter de dire cela qui n'est pas dans les mots : le poème, *l'écriture-parole* à laquelle Sullivan revient sans cesse : « Cette manière de se

⁵ Max Jacob, *Esthétique, Lettres à René Guy Cadou*, Nantes, Ed. Joca Séria, 2001.

⁶ Michel de Certeau, *L'expérience religieuse, "connaissance vécue" dans l'Église*, Bulletin du Séminaire universitaire de Lyon (*Pax*, t. 19, n° 99, mai 1956, p. 1-18), repris dans l'ouvrage collectif dirigé par Luce Giard, *Le voyage mystique, Michel de Certeau*, Paris, Cerf, 1988, p. 27.

⁷ *Ibid.*, p. 28.

⁸ Michel de Certeau, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, 1982, p. 411.

⁹ Jean Sullivan, *L'Exode*, Paris, DDB, 1980, p. 9.

¹⁰ Texte mystique anonyme du XIV^e s., traduit de l'anglais par Armel Guerne, Paris, Seuil, 1977.

¹¹ Srozzzi, religieux qui a profondément marqué Sullivan et dont il fait le personnage principal de son roman *Car je t'aime, ô Eternité !*, tout comme Henri Le Saux, moine bénédictin que Sullivan rencontre en Inde et qui deviendra Abhis dans *Le plus petit abîme*.

laisser traverser par des paroles comme un souffle dont on ne sent ni d'où il vient ni où il va, sans s'arrêter au texte, c'est comme cela qu'il faudrait entendre l'Évangile... L'écriture peut être disséquée mais la parole est charnelle, elle ne se morcelle pas. Aussi l'écriture n'est rien si elle ne transmet pas la parole¹².» Car c'est cette écriture qui dit la naissance ; c'est cette spiritualité, cette foi, poétiques ; c'est cette poésie qui est conversion ; c'est ce langage qui « voudrait suggérer qu'il existe une spiritualité liée au sensible, une résonance, une corporalité de la parole, et que ce qui manque à la communion chrétienne ce ne sont ni les idées, ni l'obéissance, c'est de la *chair spirituelle*, un support au sacrement¹³».

Dieu sensible au cœur

Encore et toujours il sera question de *chair*, de spiritualité sensible au cœur, de naissance. Le *Poème* comme un retournement! Sullivan cherche à transmettre le plus simple. Comme un « massage » de l'âme. Il invite à un mouvement. Ce souffle qui nous habite. Cette voix. Comment les retrouver ? Il n'a pas de recettes. Lui même suit sa route. Il voit, il entend : il témoigne. Il se met à l'école de tous ceux-là qu'il regarde vivre autour de lui. Il guette une lumière, un éclat dans les yeux, une flamme dans la voix. Et tout aussi bien la lézarde qui trahit la belle assurance, révèle la muraille qui empêchait le souffle. « La *conversion* ne survient que lorsqu'un homme découvre avec évidence qu'il n'a droit à rien, ni à l'existence ni au bonheur, pas plus que n'importe quel passereau. Il se sent alors en sursis, empli de gratitude, disponible à l'instant, au bonheur large, à la fois présent-absent¹⁴.»

Un homme ne s'appartient pas. Comme il n'appartient pas à son temps même s'il doit y vivre. Voilà la mystique de Sullivan. *Internelle*, comme il aime si souvent à le dire. Il appartient au vent, au souffle, à la source, au chant, à tout ce qui demeure en s'absentant, en s'exilant, en passant... La petite voix d'un silence ténu devant laquelle Elie se voile la face. Voilà d'où jaillit l'écriture de Sullivan. Nous invitent chacun à trouver en nous-mêmes l'espace d'une telle célébration.

« Laissez-vous aller, faites cette expérience n'importe où. Au moment que le monde sera sans vous, vous connaîtrez la paix. Ne *faites* pas l'expérience. Laissez-là venir. Ne vous acharnez pas au vide. Remplissez, souvenez-vous. Le vide vient toujours si vous êtes marqués du sceau. L'amour tendre quand il s'en va déchire... L'exode n'a pas de cesse...¹⁵»

Au fond, ce que j'aimerais suggérer, c'est que Sullivan ne parle que d'une chose dans toute son œuvre : de la chair lorsqu'elle est saisie par le souffle ! C'est *l'écriture-parole* débarrassée de la cage des mots. C'est son expérience à lui qui l'a conduit peu à peu à abandonner la littérature où il excellait pour laisser la place au poème évangélique. Mais à abandonner tant de choses encore, le personnage surtout, que le verbe, la culture, rendaient brillant, pour se laisser gagner tout entier par cette expérience de l'intériorité.

C'est elle, cette petite musique presque silencieuse, cette flûte que Sullivan cherche en tous lieux, en tous temps, à entendre, à transmettre : est-ce que cela chanterait, une chair visitée par le souffle ? Eh bien oui, affirme-t-il ! Et il faut le croire ! Le lire. Se mettre vraiment à l'écouter. « J'essaie seulement de vous orienter vers ce *lieu* qui n'est pas un lieu, qui m'est aussi étranger et inconnu qu'à vous sans doute, mais sans lui nous ne saurions vivre, nous autres, n'est-ce pas¹⁶ ?»

¹² Jean Sullivan, *L'instant l'éternité*, Paris, Le Centurion, 1978, p. 29s.

¹³ Jean Sullivan, *L'Exode*, *op. cit.*, p. 190.

¹⁴ Jean Sullivan, *La traversée des illusions*, Paris, Gallimard, 1977, p. 138s.

¹⁵ Jean Sullivan, *L'Exode*, *op. cit.* p. 184.

¹⁶ *Ibid.* p. 247.

Où écouter cela ? Où trouver ce lieu sans lieu, ce chemin sans chemin sur lequel marcher sans cesse ? En soi ! Voilà ce que nous dit Sullivan : la musique est en vous, partout où vous habitez le monde, la forêt des rencontres, comme n'étant plus séparés. Un texte ramassé de 1978, postface à la réédition de *Ligne de Crête* — « Les hommes du souterrain » — dit tout : mais n'y a-t-il pas qu'un seul livre, qui dit et redit de mille et une manières le message ?

« Dieu non plénitude abstraite, non essence posée là, mais né, à naître (à souffrir, à aimer) de la chair, du souffle, des gestes.»

«De la chair irrémédiablement creuse monte un souffle, un cri, voilà l'universel concret [...], voilà notre anthropologie à nous autres qui n'avons ni concepts ni structures pour expliquer et réduire. Il faut être sourd pour ne pas entendre l'appel immémorial [...].»

«Dans *l'être* il n'y a que perfection et puissance. Dans *la vie* : précarité et fragilité. L'Ancien testament, du moins dans son mouvement, aussi bien que le Nouveau ne sont compréhensibles que dans l'expérience vitale.»

Respirer, vivre, ce n'est pas pomper l'air, le rejeter selon une opération mécanique : c'est être en état d'amour avec, exister avec. Et de même adhérer au mystère ce n'est pas affirmer, croire, c'est entrer dans l'univers où la mort n'a plus de pouvoir, c'est-à-dire dans le non-intelligible de l'affectif, s'y trouver bien : voilà l'universel concret.»

Dieu en connivence avec l'affectivité, fragile, passible, amoureux, Dieu sensible au cœur. Je ne sais comment cela peut se faire¹⁷.»

Et dans ce court texte, revisitant la ligne de crête de sa parole à partir du souterrain qu'il habite, il y revient, il insiste, comme s'il y avait urgence à dire : « L'essentiel est ailleurs, dans la pauvreté et finalement dans la chair des hommes qui est la chair de Dieu¹⁸. » On ne peut pas ne pas songer ici au beau livre de Maurice Bellet : *La traversée de l'en-bas*¹⁹.

Puis encore ceci : « La vivante vérité au cœur de l'Évangile et de la foi ne se tient pas, vous dis-je, dans les abstractions [...] : elle est liée au sensible et finalement en quelque sorte au plaisir. [...] Elle est au cœur du mystère de l'affectivité. Oui, *Dieu sensible au cœur*²⁰. »

Dieu, marié à la chair du monde !

Avec Sullivan, on peut éprouver le besoin de dégager le poème du texte. Comme ces petites cartes vendues par l'association des amis de Sullivan : « Entre toi et moi il y a un espace nu. J'écris dans cet espace. » « Si le pommier ne fleurit pas en vous, il n'y a pas de printemps », ou encore : « Ne craignez pas pour ceux que vous laissez, votre mort va les mettre au monde »... Savez-vous comment j'ai relu *Joie errante*, voici vingt ans : un stylo à la main, pour essayer de comprendre pourquoi j'étais touché. Je voulais mettre à nu les pépites de lumière dont j'avais besoin pour étoiler ma nuit. Je voulais mettre à jour le poème. Mais rien à faire, il faut toute la densité de l'obscur et de la chair pour entendre vibrer le chant qui vous saisit.

Lire Sullivan, c'est lire un poème avec toute la gangue qui l'entoure, c'est voir, entendre le monde à l'état brut, et se donner la chance de saisir tout à coup l'éclair de l'instant. Comme dans votre vie ordinaire, où rien ne pourrait survenir sans l'épaisseur des jours, leur opacité, jusqu'à cette fêlure par laquelle, soudain, s'entrevoit la lumière.

Sullivan, un homme de la Parole : de l'ancien et du nouveau testament. On n'en finirait pas de relever les citations, souvent comme une poussée plus forte même que le texte :

¹⁷ Jean Sullivan, « Les hommes du souterrain », in *Ligne de crête*, Paris, DDB, 1978, p. 199s.

¹⁸ *Ibid.*, p. 217.

¹⁹ Maurice Bellet, *La traversée de l'en-bas*, Paris, Bayard, 2005.

²⁰ Jean Sullivan, « Les hommes du souterrain », *op. cit.*, p. 221.

Femme, crois-moi l'heure vient... Il en revient toujours au Poème. Cette parole habite sa chair. On sent qu'il sait des passages par cœur ! Pas pour rien qu'avec Jousse il a voulu dire un jour ce miracle qui le tenait. L'ouverture de *Matinales*, avec cette figure de son grand-père maternel lisant « à haute voix l'Ancien et le Nouveau Testament, et les chiens mêmes se tenaient immobiles... Maintenant la télévision règne²¹ ». On mesure l'inactualité de Sullivan ! Sullivan, un homme de l'itinérance biblique. C'est ainsi qu'il achève son parcours en écriture par *L'Exode*, un livre dont le mouvement même, par delà sa mort, nous dit le rayonnement intact de sa présence et de sa foi. Sullivan le sémitique, qui avait éprouvé dans sa chair qu'un homme peut choisir, doit choisir, le voulant ou non, la voie du sage ou celle de l'insensé, la voie du juste ou celle de l'impie.

J'aime que les derniers mots de *L'Exode* — ce livre publié après sa mort dans lequel s'adressant à chacun, seul à seul, il passe en quelque sorte le témoin — disent la marque irrécusable de cette chair saisie par le Souffle : c'est une longue supplique à l'Esprit saint pour les hommes de ce temps qui conclut ainsi l'œuvre de Jean Sullivan. Tout ce dernier chapitre serait à lire, à relire. Je vous cite les derniers mots que je devrais savoir par cœur : « Qu'on aimerait sentir circuler le vent des hauteurs chrétiennes à travers les rocs déchiquetés des rigidités doctrinaires pour révéler la rigueur évangélique qui exclut à jamais tout despotisme moral. Qu'il souffle²² ! »

Quelques mots de Viviane de Montalembert, une femme rencontrée cet été dans le Morvan, familière de la Parole, guettant partout les traces du surgissement de Dieu, évoquent pour moi ce que Sullivan a découvert à sa manière en devenant cet errant saisi par le souffle : « Ce qui fait la dignité d'un être, ultimement, ce n'est pas son comportement — bon ou mauvais — ni sa générosité ou sa capacité à aimer, c'est sa chair. Ce qui fait l'indéfectible dignité de l'homme, si misérable soit-il, et misérable d'autant plus, c'est sa chair passible de Dieu. La chair est faite pour accoucher des cieux nouveaux et de la terre nouvelle (Es 65,17), pour les attendre comme on attend un enfant, pour mettre Dieu au monde. Rien de moins stagnant que la chair [...] »

« La vérité poursuivie ici ne se donne à connaître que dans l'expérience qu'elle suscite ; elle est le lieu de la vie, le lit du fleuve, le chemin pour y marcher [...]. Il n'est pas question ici de croyance et moins encore de pratique religieuse, mais de *croissance* et de *chair*, d'accueil ou de refus. Dieu frappe à la porte et tous ne lui ouvrent pas. Certains le cherchent, qui ne le nomment pas ; d'autres le nomment, qui ne le cherchent pas²³. »

« Il y a des hommes qui ne croient pas en Dieu et qui l'aiment », écrit pour sa part Sullivan. Ou encore ceci : « La négation de Dieu a été une idée féconde qui a permis de sortir du sommeil théologique. Mais elle est aussi sommeil et illusion. Au-delà de l'affirmation et de la négation il y a Dieu, marié à la chair du monde²⁴. » C'est en cela qu'il ouvre, non pas une voie de dialogue avec l'incroyance — il a suffisamment manifesté son agacement pour un tel langage — mais une voie où tout homme de bonne volonté, croyant ou non — incroyant, athée, agnostique, mais pourquoi au fond toutes ces catégories ? — peut reconnaître en lui-même la trace d'un appel qui à certains instants de sa vie le bouleverse. De là sa complicité avec des écrivains, des poètes, pour qui le monde porte par lui-même son chant et sa promesse. Je pense bien sûr ici à Guillevic, que Sullivan invoque à la fin de son dialogue avec Bernard Feillet, Guillevic, cette sorte de mystique agnostique, pour qui « l'éternité ne fut jamais perdue... »

²¹ Jean Sullivan, *Matinales*, Paris, Gallimard, 1976, p. 11.

²² Jean Sullivan, *L'Exode*, op. cit., p. 215.

²³ Viviane de Montalembert, *Voir comme Dieu*, Saint-Maur, Parole et Silence, 2003, p. 15 et 25.

²⁴ Jean Sullivan, *La traversée des illusions*, op. cit. p. 115.

Écrire à cette jonction où la chair est fécondée

Ainsi « l'écriture elle-même fait partie de la marche. Elle en partage les incertitudes et la claudication²⁵ ». Accueillie dans la rencontre — « ma seule intrigue est l'amitié » — l'écriture fait œuvre de fécondité au-delà des intentions de son auteur ; voilà pour Sullivan une belle assurance : « Une parole juste où qu'elle soit dite, près de qui que ce soit, perce, travaille, sans pourquoi ni comment, porte sa preuve en elle-même²⁶. »

C'est une écriture reçue d'une alliance, le fruit d'un amour : « Dans le temps d'écriture je deviens capable de sacrifice... Surtout je prie, au commencement, pendant, toujours. Dieu et moi nous sommes complices...²⁷. » Sullivan écrit par cette nécessité intérieure de rejoindre la source. Mais l'important, ce n'est pas même l'écriture, le livre : c'est ce point de jonction où la chair se sent fécondée, traversée, pénétrée par la présence qui lui donne vie. Voilà le cœur de ce que certains voudront nommer la vie mystique et d'autres la vie amoureuse de Sullivan : un mouvement originaire toujours repris. Un mouvement toujours tourné vers l'Autre au-dedans, comme vers l'autre, l'étranger, son lecteur, son petit peuple confiant dans la nuit. Et même s'il s'adresse aux siens, c'est à cette naissance dans la déchirure d'un amour qu'il les convie : « Que ceux qui sont animés par la parole laissent l'Église à elle-même : la poussée spirituelle la fera craquer de partout et se refaire peu à peu de l'intérieur. C'est l'âme qui fait son corps. Confiance à l'Esprit²⁸. »

Voilà tout ce dont Sullivan se veut le témoin : en lui, comme autour de lui. Jusque dans les traversées de désert les plus arides. Il existe un Royaume. Ici même. C'est maintenant. Il y a de l'autre pour soulever ma vie, du Tout-Autre. « Le sujet, disait Lacan, n'est pas étranger à cet étranger qu'est l'autre. » Pour Sullivan, c'est aussi avec l'Autre, plus moi-même que moi-même, que se joue mon identité et non avec le petit moi qui ne veut pas mourir. Mais avec quel sens du secret et du sacré, de l'indicible que je suis !

Au travers de toutes les réalités, roman, cinéma, religion, rencontre, Sullivan perçoit autre chose : « C'est un rapport, une certaine disposition des plans, un rythme, la respiration, la voix, le battement du cœur d'un homme, une intention secrète qu'il flaire, devine, crée, recrée à chaque seconde. Il participe [...] à quelque chose par-dessous qui est son secret, le secret de l'auteur, le secret de tout le monde [...] Il cherche, il épie le signe, le moment où ça décroche, où parle une voie humaine, on passe de l'autre côté²⁹. »

Rien de mental dans tout cela. Rien de moral ni de raisonnable. Pas de certitude apprise. Nulle assurance. Il aura fallu plutôt déconstruire pour laisser jaillir *l'alléluia torrentiel* ! C'est au-delà du plan, de l'intrigue, de l'histoire, le devenir mystérieux de cette vie, de cette chair habitée, qui ne refuse pas ses blessures, ses déchirures, mais se laisse tirer en avant, pousser par cet appel, cette exigence du dedans, où elle devient le plus intensément elle-même. C'est une invitation à se perdre pour se trouver. À aller du côté de ce qui manque, de ce qui est étrange, inconnu, inattendu. L'étranger est ce qui me fait advenir, comme l'écriture aura fait naître Sullivan, ou l'amour, ou la proximité de la mort, ou l'Inde... « Dans mes livres, affirme-t-il, se révèle à un moment cette fracture où la vie se perd comme l'entend l'Évangile, cette fascination d'une vie livrée, régénérée³⁰. »

Sullivan nous emporte dans son texte comme il se laisse emporter dans sa vie, à l'obscur, « hors de la conception puérile de l'ego » où s'offre l'illusion du bonheur. Il pousse

²⁵ Stanislas Breton, « Le pèlerin, voyageur et marcheur », in *Le voyage mystique*, Michel de Certeau, Paris, Cerf, 1988, p. 21s.

²⁶ Jean Sullivan, *La traversée des illusions*, op. cit., p. 117.

²⁷ Jean Sullivan, *Le plus petit abîme*, Paris, Gallimard, 1965, p. 99.

²⁸ Jean Sullivan, *La traversée des illusions*, op. cit. p. 116.

²⁹ Jean Sullivan, *Le plus petit abîme*, op. cit., p. 101.

³⁰ Jean Sullivan, *L'instant l'éternité*, op. cit. p. 16.

ses racines dans sa solitude essentielle, là où il est hanté, habité, par un « je ne sais quoi » qu'il ne saurait dire : « Je ne dis pas tout. Je parle du cœur de la nuit. Avez-vous compris ? Je jette des mots au-devant de moi pour qu'ils me tirent. Il faudra bien un jour les suivre. Une seule question : comment guérir de la mort ? C'est laver la mort qu'il faudrait, effacer les idées qui bloquent le jaillissement de la vie, rendre l'instant joyeux. »

Moi non plus je ne vous dirai pas tout. Pourquoi je sens Sullivan relié en moi à la parole « internelle ». Pourquoi, s'il ne parle plus, c'est l'espace qui parle pour lui, l'absence, tout à coup, qui se met à signifier. Comme une immense nappe phréatique qu'il appelle connivence, et que certains osent parfois nommer communion des saints : « Est poète, dit Sullivan, celui qui à tout moment est accompagné par cette joie comme une manière d'aimer et de rendre présent tout autre poète dans une complicité intemporelle³¹. » Cela que l'on perçoit quelquefois si l'on est relié à ce que l'on porte en soi d'essentiel. Tout alors se met à signifier. C'est *l'état de poésie* de Georges Haldas, *l'instant éternité* de Sullivan, *l'enchantement simple* de Christian Bobin : cela que l'on ne peut partager à personne, si ce n'est dans l'obscur ou la lumière du poème ... Mais, écrivant ou pas, il nous arrive de faire confiance à ces éclairs qui, parfois, comme par miracle, transpercent notre nuit.

Nuit de l'amour, nuit de l'écriture, nuit de l'abandon, nuit de la mort... s'il y avait un secret dans l'écriture de Sullivan comme dans celle de tout poète, c'est dans ces nuits que j'irais l'écouter, le surprendre, non pour le dévoiler mais pour entendre peut-être mon propre secret palpiter au plus impénétrable de ma vie.

La brûlure de la dure joie

En mars 1951, dans *Dialogue Ouest*, bien avant de devenir l'écrivain que l'on célèbre aujourd'hui, voici comment Sullivan, sous le pseudonyme de Jean des Houches, dressait le portrait d'un homme, Marcel Légaut, qui, vingt ans avant lui, avait quitté Rennes pour devenir lui aussi, bien plus tard, le maître de l'intériorité que l'on sait. Même si Légaut devait passer pour un démissionnaire à l'égard des siens, sous la face austère du mathématicien qui s'exilait, Sullivan avait perçu la seule chose au fond qui le fascinait : le mouvement de la vie dans la vie, du souffle dans la chair...

« Combat politique et social : oui. Mais le monde moderne souffre d'un autre mal. C'est la conscience et le cœur même de l'homme qui sont malades. La doctrine sociale ou politique la plus parfaite n'est encore que misère si l'homme qui l'annonce n'a point conquis la pureté et l'humilité. En ce sens cette expérience de Légaut se situe sur le plan du témoignage. Elle est prophétique. Elle sonne comme un rappel. Si vous voulez construire, retirez-vous d'abord et priez. Parlez moins. Ne vous agitez pas tant. Prenez la dernière place... C'est pourquoi notre pensée, comme une invocation, va parfois vers tel monastère (Boquen, par exemple) ou vers cet ermitage des Granges où des hommes commencent d'abord par assembler en eux-mêmes ce qu'ils veulent réunir dans le monde. Car le chemin le plus court pour rapprocher les hommes passe par l'infini de Dieu³². »

On pourrait multiplier les témoignages de cette nature dans l'œuvre de Sullivan. Elle n'est d'ailleurs qu'une immense polyphonie rendant compte de cette expérience du souffle qui bouleverse des vies, les conduisant, avec la blessure, au plus vif de ce qui les anime. « J'étais resté longtemps sans voir Strozzi, le prêtre de *Car je t'aime, ô Éternité !* J'ai eu l'occasion de lui téléphoner et remarquai cette longue absence. Il me dit : “Nous n'avons plus rien à nous dire, nous nous sommes ouverts l'un à l'autre et désormais nous sommes unis sans avoir

³¹ *Ibid.*, p. 103.

³² « Le plus court chemin », par Jean des Houches ou Sullivan (*Dialogue Ouest*, mars 1951).

besoin de nous rencontrer.” Il disait vrai³³. » J’ai appris récemment que Jean Sullivan et Strozzi étaient morts le même jour, le 17 février 1980. Sullivan venait d’être renversé par une voiture dans le Paris qu’il aimait arpenter avec son âme de passant. Strozzi avait plus de 80 ans ! J’aime écouter alors résonner cette phrase de *La traversée des illusions* : « Le Saint-Esprit qui unifie n’advient généralement qu’à travers la crucifixion³⁴. » Phrase difficile à entendre comme tant de paroles de l’Évangile... seulement pour celui qui a des oreilles et qui devient capable de gratitude, après coup, soudain ouvert à ce qui fut donné.

Sullivan a payé le prix. Même s’il ne s’est jamais trop pris au sérieux. Même s’il s’est dit souvent le scribe ou le littérateur. Les braises ardentes ont touché ses lèvres. La parole prophétique de Sullivan jaillit de toutes ses blessures auxquelles il ne s’est pas dérobé. Celles que lui ont infligées parfois les siens, ceux de sa propre Église, et qu’il a parfois su rendre : il a pu être dur, mais il est resté loyal. Car il savait au fond qu’elle abrite l’arche et que c’est avec et contre elle et par tous ses témoins que fut transmis le Livre où souffle la parole. « Moi aussi j’ai été comme ça, je pensais que croire c’était s’appliquer à ressembler au modèle. Il a fallu que je meure et que je ressuscite pour accéder à une autre représentation. La foi aussi doit sortir du tombeau. Je suis aujourd’hui heureux d’être librement croyant, tel que toute intuition spirituelle peut prendre sa place et qu’elle est bienvenue. La grande intuition de Jésus est qu’il n’y a pas de frontière : “Crois-moi, femme, l’heure vient où ce n’est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père...”³⁵. »

Lors de l’assemblée générale des amis de Sullivan, ce 15 octobre 2005 à Montauban de Bretagne, était diffusé le film de Preston Sturges, *John Sullivan’s travels*, « Les voyages de John Sullivan ». C’est ce film qui a inspiré à l’abbé Joseph Lemarchand, déjà habitué à signer certains de ses articles sous des noms d’emprunt, le choix de son pseudonyme définitif d’écrivain : Jean Sullivan. Je n’avais jamais vu ce film. J’ai saisi, au-delà de l’intrigue, l’immense sympathie qui avait pu orienter Sullivan vers ce personnage. C’est la petite musique que l’on entend ici comme dans toute son œuvre. Une conversation, un mot échangé, un éclat de lumière dans la phrase, et voici votre vie soudain ébranlée. *Quittez ce livre... J’en veux à votre vie !* On sent bien dans ce film le souffle, le mouvement irrésistible, le chant, la petite musique qui entraîne Joseph Lemarchand à *passer lui-même de l’autre côté* ; jusqu’à voler à Sullivan son identité, quitte à y perdre la sienne : comme ce réalisateur célébré au début du film, redevenu à la fin ce pauvre petit émigrant irlandais découvrant dans la plus humble comédie son rayon de soleil. C’est en se perdant que l’on se trouve, en prenant au sérieux la petite voix intérieure qui nous veut libre et que n’importe quel éclat des rencontres de notre vie suffit à susciter !

Pas de Résurrection qui n’assume l’expérience de la croix. Cela, Sullivan y tient comme à la prunelle de son existence ! Pas d’expérience de la chair qui ne soit expérience du désir et tout autant de la souffrance par laquelle perce l’assurance d’un matin. « La folie chrétienne n’est pas dans l’imaginaire métaphysique : elle est dans la résurrection des corps... C’est par l’obscur et l’inconscient que l’absolu nous effleure³⁶. » Toute sa vie Sullivan a cherché des êtres, dans les écrits des mystiques ou des poètes, comme dans les rencontres, lui confirmant cette expérience qui était la sienne, mais si déchirée, si contradictoire, qu’il lui fallait encore et encore l’attestation de ces témoins. C’est en cela qu’il nous touche et qu’il reste d’une telle présence. Il nous dit l’épreuve et le chemin mais aussi la brûlure de la dure joie.

Il est pour nous aujourd’hui, grâce à la trace vive de son écriture, l’un de ces témoins de l’expérience spirituelle et mystique. Une expérience pour notre temps où la grande maladie

³³ Jean Sullivan, *L’instant l’éternité*, op. cit., p. 99.

³⁴ Jean Sullivan, *La traversée des illusions*, op. cit., p. 136.

³⁵ Jean Sullivan, *L’instant l’éternité*, op. cit., p. 95s.

³⁶ Jean Sullivan, *L’Exode*, op. cit., p. 170s.

du sens, prophétisée par Nietzsche, a fini par s'abattre sur nous. Sullivan est allé au front. Il est mort en combattant. Mais il ne s'est pas trompé de combat. Il a perçu avec une acuité sans pareille à côté des peurs qui nous tiennent (aujourd'hui la grippe aviaire, hier la vache folle et toutes ces maladies dont on nous menace, comme il y a un siècle la revanche allemande, ou il y a trente ans le péril jaune) cette menace plus mortelle encore pour l'âme : l'homme agrippé de toutes ses forces à ses biens, aux choses qui l'entourent, aux images, et qui nulle part ne perçoit plus le souffle, n'entend plus le chant qui le tire en avant.

Sullivan était bien placé pour donner toute sa place à la chair oubliée en ce siècle qui fut le sien. Celle de ces millions d'hommes morts pour rien. Comme ce personnage discret et énigmatique de la Bible, dans le deuxième livre de Samuel³⁷, Ritspa, veillant des jours et des nuits les corps de ses fils assassinés ; il se tient là, solidaire, près de cette chair refusée, près de ces pauvres, de ces exclus, ces oubliés, pour dire : non, ce n'est pas rien la chair d'un homme, d'une femme. Vous ne pouvez pas en faire impunément de la chair à canon ou un simple rouage de cette belle mécanique si fragile de nos sociétés construite à votre gloire, à votre pouvoir et à votre argent et *qui ne peut mener qu'à la guerre*. Pauvre petit homme qui te crois supérieur, regarde-toi ! Non, la chair d'un homme, c'est d'abord cette terre sacrée ouverte au souffle de la promesse. Et s'il faut un témoin, je le suis, moi qui vous dis qu'elle parle, la parole, à l'endroit même de ces corps anéantis ! Voilà la solidarité essentielle de Sullivan avec les oubliés, les manquants, les tués, « le tué » dont il était le fils.

Est mystique celui qui ne peut s'arrêter de marcher...

Sullivan éprouve fondamentalement la blessure du « Manquant », de « l'Absent ». Mais voilà qu'il n'en reste pas à la blessure. Voilà qu'il nous invite nous-mêmes à ne pas en rester à elle. Voilà qu'elle devient pour lui chemin de la dure joie ! « Présence impossible. La présence, c'est encore le monde ou les idoles qui en sont la projection, la forme figée du désir. Présence réelle. Il eût fallu de même parler d'Absence réelle. Trouver le mot qui dirait à la fois présence et absence, la blessure dans la joie. Trop de présence, comment l'homme eût-il jamais reculé ses limites ? Les mystiques savent que Dieu se donne en s'absentant³⁸. »

Parmi tous les amis dont il nous parle longuement dans ses livres, il en est un qu'il cite rarement mais qui pourtant, plus que tout autre, a su dire l'expérience vécue par Sullivan, comme par bien d'autres, dans l'ombre. C'est Michel de Certeau avec lequel déjà nous avons ouvert ce texte : les phrases qui concluent son grand œuvre inachevé, *La fable mystique*, s'appliquent tellement au mouvement de Sullivan qu'on peut y lire, comme écrit sur un caillou blanc, le nom caché de ce dernier, *Le marchant*, recouvert par l'œuvre. Jean Sullivan n'a pu lire ce livre paru en 1982. Il résonne pourtant tout entier comme un magnifique hommage à son *écriture-parole* et à sa vie, éclairant d'un nouvel éclat son nom secret, qu'il choisit un jour d'enfouir sous « la fable mystique » des voyages de John Sullivan... Comme une *complicité intemporelle* : Sullivan, mystique de l'écriture et du chant, je ne pourrais mieux le dire que Michel de Certeau dans ce texte lumineux et pénétrant :

« La musique attendue et entendue résonne dans le corps à la manière d'une voix intérieure qu'on ne peut nommer et qui réorganise pourtant l'usage des mots. Qui en est "saisi" ou "possédé" se met à parler un langage hanté : la musique venue d'on ne sait où inaugure une autre rythmique de l'existence — certains disent : un nouveau "respir", une nouvelle façon de marcher, un autre "style" de vie. À la fois elle capte une attention du dedans, elle trouble l'ordre des pensées, et elle ouvre ou libère de nouveaux espaces. Sans elle, pas de mystique. L'expérience mystique a donc souvent l'allure d'un poème, qu'on

³⁷ 2 Sam 21, 10. Cf. Philippe Lefebvre, *Livres de Samuel et récits de résurrection*, Paris, Cerf, 2004, p. 196 s.

³⁸ Jean Sullivan, *Matinales*, op. cit., p. 137.

“entend” comme on entre dans une danse. Le corps est “informé” (il reçoit la forme) de ce qui lui arrive ainsi bien avant que l’intelligence en ait la connaissance.

«La marche sonore du poème trace alors un nouveau chemin de significations. Elle règle les pas d’une pensée. Elle place l’existence entière sous le signe et comme sous l’autorité d’une “chanson d’amour”. Le chant ordonne les pensées comme jadis la flûte du berger organisait le troupeau dispersé [...] »

«Tradition millénaire, cette poétique mystique passe de lieu en lieu et d’âge en âge [...] Mystique et poète, Hadewijch décrit ces marcheurs qui traversent l’histoire, en quête de ce qui leur est advenu : “Ils se hâtent, ceux qui ont entrevu cette vérité, sur le chemin obscur. Non tracé, non indiqué, tout intérieur.”»

«Ils sont, dit-elle, “ivres de ce qu’ils n’ont pas bu” : enivrement sans consommation, inspiration d’on ne sait où, illumination sans connaissance. Ils sont ivres de ce qu’ils ne possèdent pas. Ivres de désir. Aussi peuvent-ils tous porter le nom donné à l’œuvre d’Angelus Silesius : *Wandersmann*, le “marcheur”.»

«Est mystique celui ou celle qui ne peut s’arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n’est pas ça, qu’on ne peut résider ici ni se contenter de cela. Le désir crée un excès. Il excède, passe et perd les lieux, il fait aller plus loin, ailleurs. Il n’habite nulle part, il est habité...³⁹»

... Ou encore, comme le dit Guillevic, cité par Sullivan dans les toutes dernières pages de son œuvre :

*Il y aura toujours
À ne pas s’arrêter*⁴⁰.

³⁹ *Ibid.*, p. 408-411.

⁴⁰ Jean Sullivan, *L’Exode*, *op. cit.*, p. 184.